

«Zoothérapie, à propos des controverses...

Message aux sceptiques, dubitatifs, perplexes et autres...

Prudence !

"Fake news", "danger", "fraude" ou même "fléau" sont des mots plus souvent utilisés par la presse à scandale... et pourtant, on peut tous les retrouver dans le vocabulaire des grands sceptiques de la zoothérapie, dont les textes ne sont pas si différents finalement... Titre accrocheur mais textes vides de sens et de fond. Ainsi, certains se cachent derrière des mots sophistiqués et des références scientifiques bien choisies pour manipuler le public.

Nous ne cherchons pas ici à comprendre d'où vient cette véhémence vis-à-vis de la zoothérapie ou contre la simple possession d'un animal de compagnie, nous laissons cela à leur psychanalyste..., mais il nous semble important d'apporter un autre son de cloche, histoire de permettre aux lecteurs d'avoir une vision plus objective.

D'où vient ce scepticisme, voyons ?

Etonnamment, c'est en langue française que nous pouvons trouver ça et là un virulent scepticisme à l'égard de la zoothérapie. Il faut dire qu'en langue anglaise, ces critiques se retrouvent noyées dans la masse des publications et donc insignifiantes. Ce scepticisme ne provient toutefois pas d'Europe mais du Québec, ce qui peut surprendre étant donné que le Québec fait partie des précurseurs dans ce domaine.

Dépourvues de tout sens critique et d'objectivité, certaines personnes semblent avoir beaucoup de choses à dire, irritées de tout, et critiquent en émettant des arguments qui ne tiennent pourtant pas la route. Evidemment, tout le monde a le droit de donner son opinion, mais cela ne signifie pas forcément que l'on sait de quoi on parle, qu'on a quelques compétences que ce soit dans le domaine évoqué, ni qu'on est effectivement capable d'un raisonnable esprit critique, et ce d'autant plus quand on ne pratique pas dans ce domaine. J'imagine tout à fait que parmi les sceptiques du Québec (www.sceptiques.qc.ca), dont le principal objectif est de promouvoir la pensée critique d'une multitude de sujets divers, il y en a qui ont effectivement une connaissance approfondie du sujet critiqué, mais ce n'est pas le cas de tous.

Ainsi, tous les scientifiques, psychologues ou psychiatres faisant uniquement de la recherche, les spécialistes du comportement animal, les vétérinaires et autres "philosophes" peuvent toujours émettre des doutes sur les bienfaits de la présence animale auprès de l'humain, ils ne peuvent qu'en débattre, avec peu de connaissances toutefois du réel contexte. Il y a sans aucun doute un grand fossé entre le monde scientifique et celui des praticiens, et au milieu coule la rivière des sceptiques, ni scientifiques ni praticiens, qui critiquent la recherche, appuyant leurs dires en citant des publications scientifiques bien choisies pour manipuler le lecteur... Il est évidemment tout à fait adéquat de citer un auteur pour appuyer son argumentation mais on devrait aussi le faire quand on veut contester un point de vue. Ainsi, quand on précise qu'une idée est « réfutée par un nombre imposant d'études convaincantes », il serait plus juste et honnête de citer également ces études...

Là où le bât blesse, c'est donc quand ils en débattent en manipulant les références. En effet, bien que le domaine de la recherche soit vertement critiqué, il est alors surprenant que l'argumentation se base sur... devinez quoi... des publications scientifiques ! Judicieusement choisies pour manipuler le lecteur, seules les publications qui semblent appuyer l'argument de l'auteur sont ainsi citées, alors que celles qui le

contredisent (autrement plus nombreuses) sont tout simplement oubliées... Il y a ici visiblement un cruel manque de transparence... L'auteur conteste d'ailleurs également le choix éditorial des revues scientifiques, mais lorsqu'il appuie ses dires en citant ses propres articles publiés uniquement sur Internet, cela manque cruellement d'objectivité et de transparence... Il doit bien y avoir des lacunes dans le domaine scientifique, mais encore faut-il savoir le justifier.

Tout cela est bien dommage, les critiques peuvent être constructives si fondées et il est alors possible d'avoir un réel débat intelligent. Lorsque les critiques sont infondées toutefois, lorsqu'elles proviennent de personnes aucunement spécialistes, ou ne sont tout simplement pas pertinentes, il n'y a pas de débat possible. Cela étant dit, il nous semble important de clarifier en quoi ces critiques, fortement teintées de subjectivité, ne sont pas pertinentes.

De quoi parle-t-on au juste ?

De l'Antiquité à nos jours, l'animal a toujours fait partie de notre environnement, autant physique que spirituel. D'abord considéré comme une sorte d'intermédiaire entre le monde des Humains et celui des Dieux, il a petit à petit acquis une valeur propre, jusqu'à devenir animal de compagnie. Bien avant que ce phénomène – animal de compagnie – n'atteigne l'importance qu'il a de nos jours, son effet bénéfique sur l'Homme était déjà reconnu au 17^e siècle. On pensait en effet que s'occuper d'un animal pouvait rétablir l'harmonie entre le corps et l'esprit. Aux 18^e et 19^e siècles, diverses espèces d'animaux faisaient partie intégrante du décor de plusieurs institutions de soins en Angleterre et ailleurs (Serpell, 2006). Il a toutefois fallu attendre la fin du 20^e siècle pour que la recherche se développe et démontre alors scientifiquement les effets bénéfiques que la présence de l'animal peut avoir sur la santé physique et psychologique des Humains (Corson et Corson, 1980 ; Friedmann *et al.*, 1980 ; Dismuke, 1984 ; Ross *et al.*, 1984 ; Brickel, 1986 ; Mallon, 1994 ; Folse *et al.*, 1994 ; Bouchard et Delbourg, 1995 ; Kruger *et al.*, 2004 ; Antonioli et Reveley, 2005).

Ainsi, la zoothérapie est née, se développe de plus en plus de nos jours et est un sujet qui fait beaucoup parler de lui. En effet, on découvre de plus en plus les différentes facettes de cette nouvelle pratique qui utilise la présence de l'animal dans le but d'améliorer la santé mentale ou physique d'une personne, ou tout simplement sa qualité de vie.

De toutes les thérapies qui ont vu le jour ces dernières années, la zoothérapie est peut-être celle qui s'appuie sur l'un des plus anciens et des plus constants phénomènes naturels : le lien étroit qui se tisse entre l'être humain et l'animal. Compagnons fidèles et impartiaux, les animaux s'attachent aux Humains sans les juger, sans rien demander, ce qui est de plus en plus rare de nos jours. Ainsi, l'animal brise la solitude, aide à reprendre contact avec nos émotions et s'avère être un des meilleurs catalyseurs à la relation d'aide. Cependant, contrairement à la croyance populaire, la seule présence d'un animal ne fait pas la thérapie proprement dite, ce n'est pas l'animal qui est le thérapeute, mais bien l'intervenant humain !

Ainsi, la zoothérapie est un terme générique qui fait référence à toutes sortes d'**interventions assistées par l'animal** qui ont pour but, on l'a vu, d'améliorer la santé mentale ou physique d'une personne, ou tout simplement sa qualité de vie. Considérée dans certains cas comme un modèle d'intervention en soi, la zoothérapie doit être davantage comprise comme un ensemble de pratiques différentes, où l'animal est un instrument d'intervention qui sert le plus souvent de prétexte. Sa présence permet ainsi de proposer des activités qui amènent au développement personnel de la personne bénéficiaire. Parce qu'elle est complémentaire aux interventions conventionnelles (Lehotkay, 2009), la zoothérapie peut être proposée par des professionnels issus de domaines différents.

Dans un contexte thérapeutique, on parle de "thérapie assistée par l'animal", expression qui vient de l'anglais "animal assisted therapy", concept largement utilisé aux Etats-Unis où cette pratique a vu le jour et qui est le terme consacré pour tous les encadrements thérapeutiques entrepris avec l'aide d'un animal (Delta Society, 1996). Faisant partie des thérapies à médiation, la thérapie assistée par l'animal se définit non pas comme une méthode, mais plutôt comme un contexte d'intervention, un cadre thérapeutique particulier où l'animal joue un rôle d'intermédiaire entre le patient et le thérapeute. Facilitant ainsi le contact entre ceux-ci, l'animal est ici considéré comme un adjuvant thérapeutique utilisé par un clinicien pour améliorer le contexte thérapeutique (Levinson, 1962, 1969, 1984 ; Brickel, 1986). Le clinicien travaille **avec** l'animal, dont la présence fait donc partie intégrante du processus de traitement. Par conséquent, il ne s'agit pas simplement de la présence d'un animal dans le cadre d'une thérapie, mais bien d'un travail qui se base sur l'interaction entre le thérapeute, le patient et l'animal. Ce dernier est soigneusement choisi en fonction de critères spécifiques tels que la tolérance et la disponibilité, par exemple, caractéristiques qui le rendent compatible avec son rôle d'assistant du clinicien (Lehotkay, 2009).

Bien que ces activités ne soient pas toutes considérées comme thérapeutiques, le terme de **zoothérapie** est largement utilisé (au Québec et en Suisse en tous cas) car plus concis et plus simple que l'expression "interventions assistées par l'animal". En France, on retrouve aussi souvent le terme de "médiation animale", mais cette expression se focalise sur l'animal alors que le terme zoothérapie met l'accent sur l'intervention et donc sur l'intervenant.

Il est vrai que le terme "thérapie" conserve trop souvent une signification restreinte qui fait référence au traitement dans le but de guérir les maladies. Alors que le fait de guérir permet de retrouver la santé, il ne faut alors pas oublier que la santé, définie par l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS), est " un état de complet bien-être physique, mental et social, et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité"¹. Cette définition, qui n'a pas été modifiée depuis 1946, fait donc référence au bien-être général où la qualité de vie semble être essentielle. Ainsi, la zoothérapie peut être définie comme une pratique destinée à permettre à la personne ciblée de retrouver un état de complet bien-être physique, mental et social, dans un contexte où la présence de l'animal fait partie intégrante du processus visé dans l'intervention.

Bien que la zoothérapie ne soit pas à proprement parler une nouvelle technique, elle est de plus en plus répandue, allant de la simple visite aux sessions plus complexes de thérapie individuelle. Ainsi, un nombre toujours plus grand d'études démontrent des changements comportementaux significatifs résultant de la présence d'animaux dans un contexte thérapeutique, et plusieurs auteurs suggèrent que les animaux – en particulier le chien – encouragent les interactions sociales (Corson *et al.*, 1977 ; Limond *et al.*, 1997 ; Martin et Farnum, 2002). En effet, étant un sujet de conversation neutre, il semble faciliter les contacts entre les personnes et a ainsi été caractérisé comme un "catalyseur social" (Messent, 1983 ; Hart *et al.*, 1987 ; Mader *et al.*, 1989 ; Kruger *et al.*, 2004). L'effet calmant de la présence de l'animal a également été souvent mis en évidence dans des études qui confirment que le fait de caresser un chien provoque une baisse de la tension artérielle et de la fréquence cardiaque (Friedmann *et al.*, 1983 ; Jenkins, 1986).

Parce que la zoothérapie fait référence aux interventions assistées par l'animal, c'est-à-dire **encadrées par un intervenant dûment formé** qui pratique accompagné d'un animal (répondant à des critères bien définis), il devient difficilement justifiable de mettre en doute le travail de l'intervenant. La zoothérapie n'implique incontestablement pas uniquement la mise en présence d'un animal, mais bien toute une

¹ Préambule à la Constitution de l'Organisation Mondiale de la Santé, tel qu'adopté par la Conférence Internationale sur la Santé, New York, 19-22 juin 1946; signé le 22 juillet 1946 par les représentants de 61 Etats (Actes officiels de l'Organisation Mondiale de la Santé, n°. 2, p. 100) et entré en vigueur le 7 avril 1948.

panoplie de modèles d'intervention et de pratiques utilisés depuis des lustres et ayant fait leurs preuves ! Il y a ainsi plusieurs hypothèses quant au processus en action dans le cadre d'un suivi en zoothérapie.

En Suisse, les personnes travaillant en zoothérapie sont des professionnels, intervenants formés qui proposent des interventions structurées. Dans ce cas, nous pourrions ouvrir le débat pour savoir si la psychothérapie, la physiothérapie, l'ergothérapie, l'éducation spécialisée, les animations pédagogiques, etc., amènent effectivement des bienfaits...

La zoothérapie, pour qui?

Comme nous l'avons vu plus haut, la zoothérapie fait partie des thérapies à médiation, telles que la musicothérapie ou l'art-thérapie par exemple. Dans le cas de la zoothérapie, elle peut évidemment être proposée à toute personne ayant un attrait pour les animaux, mais elle est particulièrement adaptée dans le cas de personnes ayant une communication verbale limitée. En effet, la relation à l'animal peut se faire sans parole et le lien au thérapeute peut ainsi s'établir sans forcément le langage verbal.

Je donne cet exemple en particulier parce que je le connais bien. En effet, psychologue psychothérapeute spécialisée en zoothérapie depuis près de 15 ans, je pratique au sein d'une unité du Département de Santé Mentale et de Psychiatrie des Hôpitaux Universitaires de Genève destinée aux personnes adultes présentant un handicap intellectuel et une comorbidité psychiatrique.

En plus d'une communication verbale parfois limitée, voire absente, les personnes avec handicap intellectuel sont souvent considérées comme faisant partie des patients difficiles à traiter parce qu'elles disposent également de capacités réduites dans d'autres domaines (Deriaz, Willi, Orihuela-Flores et Galli Carminati, 2008 ; Lehotkay, 2009 ; Lehotkay, Varisco, Deriaz, Douibi Galli Carminati, 2009) qui demandent un encadrement adapté et spécifique à chaque cas (Galli Carminati et Lehotkay, 2008). En effet, ces personnes ne semblent souvent pas comprendre leur environnement, ou plutôt ont leur propre vision du monde, que nous avons de la peine à saisir. Le fait de ne pas pouvoir communiquer avec elles en utilisant le langage verbal, par exemple, ajoute à cette incompréhension (Lehotkay, 2009).

Si nous considérons que le diagnostic de handicap intellectuel est parfois difficile à établir (Galli Carminati et Lehotkay, 2007), ou qu'il est même souvent associé à d'autres problèmes, psychiatriques ou somatiques (Lehotkay *et al.*, 2009), il est d'autant plus ardu de comprendre et d'aider la personne avec handicap intellectuel. De plus, il faut ajouter les troubles autistiques, souvent présents dans le cas de handicap intellectuel sévère ou profond. En ce sens, ces personnes sont doublement des cas extrêmes puisqu'elles impliquent un ensemble de problématiques diverses, qui demandent un encadrement adapté particulier et spécifique à chaque cas (Galli Carminati et Lehotkay, 2008).

Dans ce contexte, les interventions éducatives ou psychothérapeutiques conventionnelles n'apportent qu'une amélioration limitée, parce que faisant souvent appel à la communication verbale. Le constat actuel souligne alors le besoin d'approches innovatrices pour cette population. Ainsi, dans le cas où plusieurs thérapeutiques ont été tentées sans succès, la zoothérapie est parfois présentée comme la solution de la dernière chance (Kruger *et al.*, 2004 ; Lehotkay, 2009).

Chez les personnes avec handicap intellectuel, les troubles de la communication et l'isolement sont souvent la cause du déchaînement des troubles du comportement. Il est par conséquent raisonnable de penser qu'une intervention sur la communication et l'isolement amène une réduction des troubles du comportement. Tenant compte des derniers résultats obtenus qui semblent démontrer un lien entre la baisse des troubles du comportement et l'amélioration de la qualité de vie (Gerber *et al.*, 2007), une

intervention ayant pour but d'améliorer les troubles de la communication et l'isolement chez des personnes avec handicap intellectuel peut avoir une influence positive sur la qualité de vie de ces personnes. La thérapie assistée par l'animal permet justement de travailler (entre autres) sur les troubles de la communication et sur l'isolement.

La stimulation sensorielle au moyen de l'animal permet à une personne repliée sur elle-même de se tourner davantage vers le monde extérieur, diminuant ainsi toute forme de comportements inappropriés (automutilations, mouvements stéréotypés) et permettant l'augmentation des comportements sociaux appropriés (contact visuel avec l'animal, imitation des gestes de l'intervenant). Ainsi, dans le cadre d'une thérapie assistée par un chien, Redefer et Goodman (1989) démontrent que chez des enfants autistes, le nombre d'interactions sociales dirigées vers le thérapeute ou le chien augmente significativement, alors que le nombre de comportements dirigés sur eux-mêmes diminue significativement. Nielsen et Delude (1989), quant à eux, établissent qu'un animal réel déclenche plus d'initiative de la part de jeunes enfants non autistes qu'un animal en peluche, et concluent que les animaux vivants, et plus particulièrement le chien, agissent comme un catalyseur social favorisant les interactions de l'enfant avec son entourage. Ils mentionnent également l'importance de la présence de l'animal pour satisfaire les besoins affectifs du jeune, tout spécialement son besoin de communiquer.

Pour combattre le faible niveau de stimulations sensorielles et affectives des personnes avec handicap intellectuel, le chien en particulier offre un stimulus intéressant car multisensoriel. En effet, même pour les personnes avec autisme, le comportement du chien peut être facilement décodé et donc rapidement compris. Il produit des sons clairs et forts, une odeur spéciale, il permet une impression visuelle vive et offre quelque chose de nouveau à toucher. Le chien réclame également de l'attention, suit facilement, lèche et peut aboyer s'il est rejeté par la personne. Ses actions non verbales simples et répétitives sont aussi faciles à décoder. En léchant par exemple la main de la personne, le chien lui permet également de prendre contact avec la réalité extérieure à travers cette stimulation tactile en développant donc chez elle sa conscience de l'autre. Il lui permet d'apprivoiser progressivement le contact physique, servant ainsi de médiateur entre le rejet des contacts sociaux et l'acceptation des relations interpersonnelles. L'animal se veut donc un outil très précieux afin de diminuer la tendance au retrait de la personne avec handicap intellectuel. Il permet au thérapeute d'entrer plus facilement en relation avec cette personne et de se rapprocher d'elle.

Que de critiques...!

Premièrement, il est faux de penser que la zoothérapie est un concept qui peut aussi bien désigner le fait de posséder un animal à la maison. Les personnes qui définissent la zoothérapie de cette manière n'y connaissent visiblement rien dans le domaine, et ceux qui les citent, encore moins. Bien que la possession d'un animal de compagnie puisse être bénéfique pour son maître, cela n'a rien à voir avec la zoothérapie, qui implique une intervention encadrée par un intervenant dûment formé.

Aux Etats-Unis comme au Canada, ce sont la plupart du temps des bénévoles (pas nécessairement formés en zoothérapie ou dans un domaine de la santé) qui amènent leur animal dans le cadre de simples visites de patients hospitalisés ou vivant en institution (pour personnes âgées par exemple). Dans ce sens, les bienfaits évoqués ne sont alors attribués qu'à l'animal, qui aurait ainsi un effet bénéfique intrinsèque, placebo ou peut-être pas. Evidemment, bien qu'il ait clairement été démontré que le fait de caresser un animal engendre une baisse de la pression artérielle et une diminution du rythme cardiaque, l'effet bénéfique intrinsèque de l'animal reste à démontrer. Et puis, si la présence de l'animal de compagnie n'est pas bénéfique, pourquoi serait-elle alors automatiquement nocive ? Préconiser la zoothérapie, ce n'est pas

comme prôner l'utilisation d'un médicament (qui pourrait avoir de graves effets secondaires) que l'on prescrirait juste après une étude sur quelques cas... L'argument des allergies n'est pas non plus valable, puisque la zoothérapie n'est pas prescrite pour une personne allergique, évidemment ! ...

En reprenant l'idée selon laquelle l'effet positif de l'animal seul est remis en cause, il est évoqué que c'est la personne qui l'amène qui met l'ambiance... Sans blague ? Alors, comme ça, l'intervenant a son mot à dire ? C'est surprenant que tout à coup l'animal soit relégué à son rôle de médiateur. L'animal est un prétexte ? Evidemment, c'est justement là-dessus que se base (entre autres) la zoothérapie. L'animal a toujours été considéré comme un médiateur de la relation, un "catalyseur social" favorisant les interactions sociales (Kruger, Trachtenberg et Serpell, 2004), et non un thérapeute. L'animal brise la glace et c'est ensuite que le réel travail de l'intervenant peut commencer.

Peut-être aussi que la présence de l'animal est bénéfique pour l'intervenant lui-même, qui, en présence de son animal, se sent mieux, plus en confiance et plus à l'écoute car plus serein. Pourquoi cela n'aurait-il pas une influence positive sur le cadre et donc sur le patient ? Est-ce alors vraiment un effet placebo ? Mais alors, c'est qu'il y a un effet ?...

Une autre critique mentionne que la recherche est financée par les industries de produits pharmaceutiques et alimentaires pour animaux. Et alors ? Bien que l'origine du financement de la recherche en général ne doive pas remettre en cause les résultats observés, il semble que certains le fassent... Dans le domaine de la recherche en général, on serait très surpris de savoir qui la paie ! Les scientifiques qui font de la recherche savent que le nerf de la guerre, c'est l'argent. Pour être certain d'en obtenir, il faut frapper à la bonne porte et savoir bien vendre son projet. Dans le domaine de la recherche en zoothérapie, toutes les grosses industries de produits destinés aux animaux de compagnie sont donc une cible de choix pour demander de l'argent. Le problème, ce n'est pas que ce sont les industries de produits pharmaceutiques et alimentaires pour animaux qui financent la recherche en zoothérapie, mais bien qu'on ne demande pas ce financement à d'autres.

Tout cela n'a donc pas commencé avec ces industries qui paient la recherche en zoothérapie pour pousser les gens à posséder de plus en plus d'animaux de compagnie, mais bien avec les chercheurs en zoothérapie qui ont demandé les fonds nécessaires à leur recherche à ces industries parce qu'ils savaient qu'elles pourraient être intéressées à payer.

Cela étant dit, dans ce domaine comme dans tous les domaines scientifiques, on est confronté à la même difficulté, à savoir "publies un résultat positif ou tais-toi et meurs" ("publish or perish"). Plusieurs publications ne font donc effectivement que de mettre en évidence des bienfaits (avec souvent toute la bonne volonté du monde), mais aucune explication n'est donnée quant à savoir **pourquoi** ça marche ? Bien que cela puisse être effectivement frustrant, ce n'est pas parce que les auteurs de ces articles omettent de donner une explication que cela remet en cause les bienfaits. Il suffit à ce moment-là de chercher et trouver les autres publications qui expliquent clairement **comment** ça marche (Lehotkay, Orihuela-Flores, Deriaz, & Galli Carminati, 2012 ; Galli Carminati, Lehotkay, Martin et Carminati, 2013).

On peut également lire qu'il y a des lacunes dans la méthodologie, la plupart des publications étant des études de cas. Mais comment démontrer qu'une psychothérapie est bénéfique pour les patients qui la suivent ? Dans ce domaine aussi beaucoup d'études de cas sont publiées, et ce n'est toujours que le point de vue du thérapeute qui est développé, sans que le patient n'ait pu réellement dire si oui ou non ces nombreuses années de psychothérapie lui ont effectivement été bénéfiques. Et bénéfiques en quoi, au fait ?

Depuis l'article de Beck et Katcher publié en 1984, où ils mettaient en évidence l'importance de distinguer la thérapie des activités assistées par l'animal, l'eau a coulé sous les ponts. En effet, depuis plus de 30 ans la recherche a évolué, les définitions changent et les méthodes d'intervention se précisent. Il ne faut pas oublier que la recherche en zoothérapie est un domaine tout récent qui s'est développé surtout depuis la fin du siècle dernier. Une rapide recherche de références montre qu'il y a tout de même déjà plus de mille articles scientifiques publiés dans ce domaine. La majorité d'entre eux ne sont évidemment pas des études de cas...

La compétence des chercheurs est alors aussi remise en doute... En tant que chercheuse, je ne peux que regretter ce genre d'affirmation. En effet, vu les difficultés que l'on doit surmonter pour pouvoir faire de la recherche et publier, il est d'autant plus difficile de lire que certains qui ne font pas de recherche se permettent de donner un avis sur les compétences des chercheurs... Quand on ne pratique pas, comment peut-on critiquer de manière constructive les personnes qui pratiquent ? Donner son avis et argumenter, c'est bien, savoir de quoi on parle, c'est mieux ! On peut alors se demander : si les chercheurs sont incompetents et que les praticiens ne sont pas capables de faire de la recherche, alors qui peut la faire ?

Enfin, à cause de ce malheureux et stupide amalgame entre possession d'un animal de compagnie et zoothérapie, cette dernière se retrouve responsable de tous les maux de la société, tels les enfants mal élevés ou les animaux maltraités... Dans un cas comme dans l'autre, pour éviter tout abus, nous pourrions alors imaginer que seules les personnes diplômées en "parentalité" seraient autorisées à avoir des enfants, ou certifiées en comportement animal pour pouvoir posséder des animaux... Peut-être que le simple respect de la loi en matière de bonne qualité de vie pour les enfants ou les animaux de compagnie serait suffisant ? Mais je ne sais pas si une telle loi existe au Québec...

On fait la paix ?

Qu'on connaisse ou pas la zoothérapie, avec ce que cela implique d'expérience et de professionnalisme dans le domaine humain et animal, on a le droit de ne pas adhérer à cette manière de pratiquer. Mais pourquoi ne pas laisser les professionnels faire leur job, sans critiquer encore et toujours ?... Le scepticisme peut être intéressant, j'en suis une grande adepte, mais il ne faudrait pas "cracher dans la soupe"... Autrement dit, on ne sait jamais si on y viendra un jour... ?

Références

- Antonioli C., Reveley M.A. (2005): Randomised controlled trial of animal facilitated therapy with dolphins in the treatment of depression. *British Medical Journal*, 331 (7527) : 1231.
- Beck A.M., Katcher A.H. (1984) : A new look at pet-facilitated therapy. *Journal of the American Veterinary Medical Association*, 184 : 414-421.
- Bouchard C., Delbourg C. (1995) : *Les effets bénéfiques des animaux sur notre santé*, Paris, Albin Michel.
- Brickel C.M. (1986): Pet-facilitated therapies : A review of the literature and clinical implementation considerations. *Clinical Gerontologist*, 5 (3-4) : 309-332.
- Corson S. A., Corson E. O., Gwynne P. H., Arnold L. E. (1977) : Pet dogs as nonverbal communication links in hospital psychiatry. *Comprehensive Psychiatry*, 18 (1) : 61-72.
- Corson S.A., Corson E. (1980) : Pet animals as nonverbal communication mediators in psychotherapy in institutional settings, in : Corson S.A. et O'Leary Corson E. (Eds.): *Ethology and nonverbal communication in mental health*. Oxford, England, Pergamon Press.
- Delta Society (1996): About Animal-Assisted Activities & Animal-Assisted Therapy. <http://www.deltasociety.org/>.

- Deriaz N., Willi J. P., Orihuela-Flores, M., Galli Carminati G. (2008) : Pervasive developmental disorders, aggressive behaviour and seizures: a case report. Poster présenté à la XI^{ème} Journée de Recherche des Départements de Psychiatrie de Genève et de Lausanne (Juin), Hôpital de Belle-Idée, Genève, Suisse.
- Dismuke R.P. (1984) : Rehabilitative horseback riding for children with language disorders, *in*: Anderson R.K., Hart B.L., Hart L.A. (Eds.): *The Pet Connection. Its Influence on Our Health and Quality of Life* (pp. 131-140). Minneapolis, CENSHARE, University of Minnesota.
- Folse E. B, Minder C. C., Aycock M. J., Santana R. T. (1994): Animal-assisted therapy and depression in adult college students. *Anthrozoös*, 7 (3) : 188-194.
- Friedmann E., Katcher A. H., Lynch J. J., Thomas S. (1980) : Animal companions and one-year survival of patients after discharge from a coronary care unit. *Public Health Reports*, 95 : 307-312.
- Friedmann E., Katcher A. H., Thomas S., Lynch J. J., Messent P. (1983) : Social interaction and blood pressure : Influence of animal companions. *Journal of Nervous and Mental Disease*, 171 (8) : 461-465.
- Galli Carminati G., Lehotkay R. (2008) : Théorie et quotidien : thérapies adaptées pour une population avec retard mental. *Revue Médicale Suisse, Supplementum Quadrimes*, 4 : 542-544.
- Galli Carminati G., Lehotkay R. (2007) : Les approches socio-éducatives versus thérapeutiques. *Actes des Journées d'Etude de l'AIRHM "Autismes et déficience intellectuelle, une autre manière de parler de troubles envahissants du développement"*, Fondation John-Bost à la Force, Bergerac (France), 21 et 22 septembre 2007 (accepté).
- Galli Carminati G., Lehotkay R., Martin F., Carminati F. (2013): An hypothesis about Jung's collective unconscious and animal-assisted therapy. *NeuroQuantology*, 11 (3): 451-465.
- Gerber F., Bessero S., Baud M.-A., Giroud M., Galli Carminati G. (2007) : *Quality of life of adults with autism spectrum disorders and intellectual disabilities*. Communication présentée au 5th World Congress of Behavioral and Cognitive Therapies, Balcelona, Spain, (july 2007).
- Hart L. A., Hart B. L., Bergin B. (1987): Socializing effects of service dogs for people with disabilities. *Anthrozoös*, 1 (1): 41-44.
- Jenkins J.L. (1986): Physiological effects of petting a companion animal. *Psychological Reports*, 58 (1): 21-22.
- Kruger K. A, Trachtenberg S. W., Serpell J. A. (2004) : Can Animals Help Humans Heal ? Animal-Assisted Interventions in Adolescent Mental Health. *Center for the Interaction of Animals and Society University of Pennsylvania School of Veterinary Medicine*.
- Lehotkay R. (2008) : Les bienfaits de la zoothérapie dans le développement de la personne avec retard mental. Communication orale présentée lors du congrès *Le médecin de ville face à la personne avec retard mental*, HUG, Genève.
- Lehotkay R. (2009) : La thérapie assistée par l'animal, une aide précieuse en cas de limitations importantes du langage, *in* : Galli Carminati G., Méndez A. (Eds) : *Thérapies de l'extrême : Expériences de soignants face aux soins complexes* (pp. 143-149). Genève, Médecine et Hygiène.
- Lehotkay R., Orihuela-Flores M., Deriaz, N., Galli Carminati G. (2012) : La thérapie assistée par l'animal, description d'un cas clinique. *Psychothérapies*, 32 (2) : 115-123.
- Lehotkay R., Varisco S., Deriaz N., Douibi A., Galli Carminati G. (2009): Intellectual disability and psychiatric disorders : More than a dual diagnosis... *Archives Suisses de Neurologie et de Psychiatrie*, 160 (3) : 105-115.
- Levinson B.M. (1962) : The dog as co-therapist. *Mental Hygiene* : 59-65.
- Levinson B.M. (1969) : *Pet-oriented child psychotherapy*. Springfield, OH, Thomas.
- Levinson B.M., (1984) : Human/companion animal therapy. *Journal of Contemporary Psychotherapy*, 14 (2): 131-144.
- Limond J. A., Bradshaw J. W. S., Cormack K. F. M. (1997) : Behavior of children with learning disabilities interacting with a therapy dog. *Anthrozoös*, 10 (2/3) : 84-89.
- Mader B., Hart L. A., Bergin B. (1989) : Social acknowledgments for children with disabilities : Effects of service dogs. *Child Development*, 60 (6): 1529-1534.
- Mallon G.P. (1994) : Some of our best therapists are dogs. *Child and Youth Care Forum*, 23 (2) : 89-101.

- Martin F., Farnum J. (2002) : Animal-assisted therapy for children with pervasive developmental disorders. *Western Journal of Nursing Research*, 24 (6) : 657-670.
- Messent P.R. (1983) : Social facilitation of contact with other people by pet dogs, *in*: Katcher A.H., Beck A.M. (Eds.) : *New Perspectives in Our Lives with Companion Animals* (pp. 37-46). Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- Nielsen J.A., Delude L.A. (1989) : Behavior of young children in the presence of different kinds of animals. *Anthrozoös*, 3 : 119-129.
- Redefer L.A., Goodman J.F. (1989) : Pet-facilitated therapy with autistic children. *Journal of Autism and Developmental Disorders*, 19 (3) : 461-467.
- Ross S. B., Vigdor M.G., Kohstamm M., DiPaoli M., Manley B., Ross L. (1984) : The effects of farm programming with emotionally handicapped children, *in*: Anderson R. K., Hart B. L., Hart L. A. (Eds.) : *The Pet Connection. Its Influence on Our Health and Quality of Life* (pp. 120-130). Minneapolis, CENSHARE, University of Minnesota.
- Serpell J. A. (2006): Animal-assisted interventions in historical perspective, *in* : Fine A. H. (Ed.) : *Handbook on animal-assisted therapy: Theoretical foundations and guidelines for practice* (2nd Ed) (pp. 3-20). San Diego, CA, US, Academic Press.